

Femmes pour l'Équité en Théâtre : célébration d'un consensus

Marie-Claude Garneau et Isabelle Montpetit

Numéro 165 (4), 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87156ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garneau, M.-C. & Montpetit, I. (2017). Femmes pour l'Équité en Théâtre : célébration d'un consensus. *Jeu*, (165), 68–71.

Femmes pour l'Équité en Théâtre : célébration d'un consensus

Marie-Claude Garneau et Isabelle Montpetit

Depuis novembre 2016, les Femmes pour l'Équité en Théâtre, groupement non mixte de femmes de théâtre, milite, entre autres, pour l'équité sur les scènes de Montréal et de Québec. Retour sur une première année d'existence et de mobilisation.

Après un an d'existence, comment parler du mouvement Femmes pour l'Équité en Théâtre (FET)? Tout en reconnaissant sa nécessité et le travail de ses membres, nous croyons qu'il est important d'être critiques à son égard. En observant les actions qui ont été posées au cours des derniers mois, nous ne pouvons que saluer les avancées: récolte de statistiques (effarantes), rencontres institutionnelles avec les principaux subventionneurs et certaines directions artistiques, «escouades festives»

pour célébrer les quelques œuvres de femmes présentées sur nos scènes, mise sur pied d'événements artistiques et, enfin, un projet littéraire. À travers les réunions, les prises de parole collectives et le travail militant, le mouvement des FET crée avant tout un cadre propice aux rencontres personnelles et artistiques.

SOLIDARITÉS CONSENSUELLES

Ces échanges inattendus et notre désir de nous unir pour lutter contre une discrimination tenace nous amènent à créer des solidarités qui ne se seraient probablement pas concrétisées autrement. Les échanges intergénérationnels et la prise de conscience de la répétition schématique des rapports de pouvoir au fil des ans, malgré un contexte différent, nous permettent de dresser un portrait assez sombre des conditions de travail des femmes créatrices et des mœurs du milieu théâtral. C'est parfois avec la gorge serrée que nous parlons de carrières ratées, du fait d'être reléguées à des postes administratifs, du désintérêt général à l'égard de notre travail quand on vieillit, du coût de la maternité, de la moindre valeur de notre temps de travail, de la précarité et de la fatigue de nos corps. C'est à force de nommer tout cela que nous constatons la nécessité d'un tel regroupement. C'est à force de dialogues et d'histoires communes que nous en sommes à réaliser la dimension politique et systémique des enjeux qui nous concernent.



Le mode de fonctionnement du regroupement est horizontal et l'organisation en sous-comités se fait selon les envies et les talents de chacune. Paradoxalement, la ligne directrice des communications, des actions militantes et des projets artistiques est unidirectionnelle et s'appuie sur un procédé de la célébration. Ainsi, célébrer le travail des femmes artistes en leur donnant une visibilité s'est avéré plus important que de présenter un discours critique des institutions théâtrales. Et c'est là que le bât blesse. Prioriser une esthétique rassembleuse et positive, au nom



Manifeste d'univers sous-exposés, cabaret des FET présenté au Festival Phénomèna, le 16 octobre 2017. © Caroline Hayeur

de l'unité et de la force du nombre, amène les membres à faire des propositions créatives, certes, mais relaie au second plan les réels enjeux abordés par les FET. Nous croyons que derrière cette injonction au discours positif se cache quelque chose de beaucoup plus pernicieux et intime: nous sentons, et ce à même le mouvement, la peur de se commettre.

En ce sens, le mouvement et les revendications des FET semblent avoir été remarqués par le milieu, mais les réactions et les sorties publi-

ques tardent à venir. Il n'y a malheureusement pas de discussions enflammées dans les bars sur la place des femmes au théâtre, ni de commentaires sur les escouades festives effectuées dans les foyers des théâtres. Est-ce qu'à force de sourire, nous aurions échoué à faire comprendre l'urgence et l'importance de nos revendications? Plusieurs spectatrices sont solidaires et encouragent nos démarches, mais qu'attend le reste du milieu, silencieux? Surtout, comment interpréter ce mutisme de nos pairs? Sentent-ils que nos demandes ne les concernent pas et qu'ils n'ont pas à

se prononcer? Pensez-ils que des mesures gouvernementales, tels des quotas, seraient la seule solution envisageable, ou pensent-ils que la discrimination et le biais genré dont les membres des FET parlent n'existent que dans leurs têtes? Parce qu'au-delà de la joie de se réunir, comment s'assurer que nos voix seront non seulement entendues, mais que des mesures seront prises afin que nos conditions de vie et de travail soient réellement modifiées? Nous n'avons pas à dire avec le sourire qu'il n'y a que 24% des metteuses en scène qui travaillent annuellement sur nos scènes.



Manifeste d'univers sous-exposés, cabaret des FET présenté au Festival Phénomèna, le 16 octobre 2017. Sur la photo : à gauche, Caroline Bélanger, Chantal Dumoulin et Andréanne Joubert ; à droite : Camille Léonard et Isabelle Montpetit. © Caroline Hayeur

Nous n'avons pas non plus à donner des fleurs à une direction artistique qui affiche une augmentation de 5% d'auteures dans sa saison 2018-2019. Nous n'en sommes pas à négocier des discriminations qui persistent depuis trop longtemps. Nous refusons, ni plus ni moins, qu'une majorité d'hommes aient un traitement privilégié parce qu'ils sont des hommes.

SE MOBILISER POUR RÉSISTER

Pour ces raisons, il nous apparaît nécessaire d'intégrer au mouvement des FET une critique plus systématique et politique de la place que le milieu du théâtre fait aux femmes. Pas seulement en ce qui a trait à la quantité de textes et de mises en scène, mais bien pour obtenir des changements structurels beaucoup plus profonds. Nos institutions théâtrales se doivent de refléter une vision

du monde plurielle, et c'est au nom de cette quête que la majorité privilégiée actuelle, celle qui détient le pouvoir culturel, politique et symbolique, devra être décentrée et, oui, renoncer à certains de ses privilèges. Mais, à nouveau, il y a un coût à prononcer de telles paroles. Il y a un coût à se commettre, cette fois en dehors du mouvement des FET. Si j'élève la voix pour dénoncer mes conditions de travail, serai-je exclue, pointée du doigt, étiquetée féministe et grande gueule? C'est en évitant de nous commettre et d'assumer pleinement notre refus du *statu quo* que nous reconfirmons les schèmes auxquels notre milieu nous a habituées. Nous prenons le risque que notre mouvement soit avalé par son propre consensus et que nos demandes soient bien gentiment reprises dans les bouches du pouvoir... sans y donner suite. C'est là, à même la célébration, que se nourrira la récupération politique. Afin d'éviter, peut-

être, d'être dépossédées de notre propre lutte, il nous apparaît nécessaire que soient diversifiés les tactiques de mobilisation et les discours mis de l'avant. Il y a donc une réflexion à faire sur notre propre conception du militantisme, pour ainsi étendre notre lecture binaire (bien/mal) des moyens d'action à une pluralité de tactiques. C'est notre propre rapport à la critique et à la radicalité qu'il faudrait également questionner. Si la posture des FET est de refuser le *statu quo*, il serait important que notre mouvement contestataire, tout comme nos institutions théâtrales, apprenne à utiliser cette critique comme moyen d'éviter de tourner sur lui-même, pour finalement revenir à la case départ.

Mais quels seraient donc les moyens alternatifs de résistance? Nous proposons de commencer par une mise au point: il y aura



moins d'hommes qui travailleront dans nos théâtres institutionnels si les femmes y sont représentées équitablement. Voilà, c'est dit. Ensuite, nous croyons qu'une réflexion devra être amorcée quant à notre manière de voir, d'écrire et de confirmer le *statu quo* dans nos œuvres. L'audace, elle est là. Parce qu'au-delà d'une plus grande visibilité du travail des femmes sur nos scènes, ce sont les paroles et les propos féministes qui manquent. En terminant, nous croyons qu'est venu le temps pour le mouvement Femmes pour l'Équité en Théâtre d'analyser de près les conditions qui défavorisent particulièrement les femmes dans l'avancée de leur carrière et d'y trouver des solutions: pourquoi pas une cuisine collective ou un service de garderie collectif (car nous savons très bien que, si les femmes ne peuvent pas être toujours présentes aux réunions, c'est parce qu'elles ont de nombreuses obligations familiales)?

Pourquoi ne pas embaucher une personne-ressource, extérieure au milieu théâtral, pour expliquer les iniquités salariales, les biais cognitifs et répondre aux interrogations, afin que les femmes artistes, elles, puissent se concentrer sur leur travail plutôt que de

faire de l'éducation populaire ou d'avoir à justifier sans cesse leurs revendications? Si la célébration a été notre porte d'entrée sur la conscientisation, il est temps de se permettre la résistance. ●

Marie-Claude Garneau est doctorante en lettres françaises à l'Université d'Ottawa. Ses travaux portent sur les enjeux, les représentations et les discours féministes dans la dramaturgie des femmes de l'extrême contemporain. Elle est également coauteure, avec Marie-Ève Milot et Marie-Claude St-Laurent, de l'essai féministe *La Coalition de la robe*, paru en 2017 aux éditions du Remue-ménage.

Isabelle Montpetit est une artiste féministe interdisciplinaire. Elle est l'autrice de la pièce de théâtre *À*, est membre du duo satirique glamour subversif Crémant Impérial et a été paneliste au Sommet des Femmes 2016 - atelier Femmes et violence. Elle poursuit également des études de propédeutique pour la maîtrise en sociologie—concentration études féministes.